

AUGMENTATION DES NIVEAUX DE MALAISE

Ce que les élèves du secondaire
pensent de la diversité sexuelle,
2017-2024



GRIS
Montréal

Pour citer ce rapport

Richard, Gabrielle, Alexis Graindorge, Amélie Charbonneau, Olivier Vallerand et Marie Houzeau (2025). *Augmentation des niveaux de malaise. Ce que les élèves du secondaire pensent de la diversité sexuelle, 2017-2024*. Montréal, GRIS-Montréal.

La publication de ce rapport est rendue possible grâce au soutien financier du Secrétariat à la condition féminine et du Bureau de lutte contre l'homophobie et la transphobie. Merci aux équipes du GRIS-Montréal, GRIS-Estrie, GRIS-Québec, GRIS-Mauricie-Centre-du-Québec et GRIS-Chaudière-Appalaches qui ont permis la collecte de ces données.

Mise en contexte

Au Québec comme ailleurs, des faits d'actualité récente ont contribué à positionner les personnes LGBTQ+ comme étant, avant même d'être des personnes à part entière, des sujets de société sur lesquels une diversité d'opinions serait valide. Ces événements remettent en question la légitimité de leurs droits¹, leur capacité d'auto-détermination² ou leurs représentations dans la société et les médias³. La désinformation autour de l'existence et des revendications des personnes LGBTQ+, exacerbée notamment par certaines chroniques d'opinion largement relayées et les algorithmes opaques des réseaux sociaux, contribue au déclin des opinions du grand public à leur sujet⁴. Ce déclin significatif et rapide se donne à voir dans les résultats de sondages d'opinion réalisés en 2024 auprès d'un échantillon significatif de la population québécoise⁵ et canadienne⁶.



Le GRIS-Montréal et ses interventions

Le GRIS-Montréal existe depuis 1994 et a pour mission de démystifier les orientations sexuelles et les identités de genre en mobilisant les témoignages de personnes LGBTQ+. La plupart de ses interventions ont lieu dans la sphère scolaire, à la demande des établissements eux-mêmes. Une intervention type du GRIS occupe une période de classe. Deux bénévoles, des personnes LGBTQ+ dûment formées, se présentent aux élèves, en spécifiant leur orientation sexuelle et leur identité de genre, et en évoquant par exemple des éléments de leur vie familiale, amicale, conjugale ou professionnelle. Le reste de la période est consacré aux questions des élèves. Les bénévoles du GRIS répondent à toutes les questions qui leur sont posées sur la base de leur vécu.

Le GRIS-Montréal fait aussi de la recherche. Lors de chaque intervention en classe, les élèves remplissent un questionnaire d'enquête dans lequel on leur demande d'évaluer leur niveau d'aise face à différents énoncés mettant en scène une personne de la diversité sexuelle ou de la pluralité des genres. Le présent rapport est basé sur les questionnaires complétés lors d'interventions de démystification de l'orientation sexuelle. Ces données sont colligées depuis la fondation du GRIS-Montréal, en 1994. Il s'agit de la plus grande base de données longitudinales à ce sujet au pays.

¹ Par exemple, le projet de loi 2, l'interdiction par le ministre de l'Éducation des toilettes non genrées dans les établissements scolaires, ainsi que la mise en place d'un *Comité des sages sur l'identité de genre* ne comportant aucune personne concernée.

² Par exemple, la tenue de manifestations *1 Million March 4 Children*.

³ Par exemple, la contestation d'heures du conte animées par des drag queens.

⁴ Crémier, Loïs (2024). *Contre la désinformation homophobe et transphobe : constats et initiatives en territoire québécois*. [Conférence]. Sommet 2024 « Vigilance et vision », Centre de recherche communautaire (CBRC), Vancouver, 22 novembre 2024.

⁵ Secrétariat à la condition féminine (2024). *Sondage populationnel à l'égard de la diversité sexuelle et de genre. Attitude et perception des Québécois.es*. Chicoutimi : Segma recherche.

⁶ IPSOS (2024). *IPSOS LGBTQ+ Pride Report 2024*. Paris: IPSOS.

Méthodologie

Les données qui suivent sont extraites des questionnaires d'enquête complétés durant la séance de cours, avant l'entrée en classe des bénévoles du GRIS. Les élèves se font rappeler que la complétion du questionnaire est à leur entière discrétion, et qu'ils et elles peuvent choisir de ne pas le remplir, ou de ne le remplir que partiellement, sans conséquence négative. Le respect de l'anonymat des élèves et de la confidentialité de leurs réponses est la priorité. Les consignes sont claires à l'effet que les élèves ne doivent pas écrire leur nom sur les copies du questionnaire. De plus, ce sont les bénévoles du GRIS qui récupèrent les questionnaires complétés afin que le personnel enseignant ne puisse pas prendre connaissance des réponses de leurs élèves et ainsi mettre en péril leur anonymat.

Le questionnaire comprend 13 questions, dont 11 sont des énoncés mettant en scène une personne de la diversité sexuelle (par exemple, *J'apprends que mon frère est gai; Je participe à une activité sportive avec une fille lesbienne*). Pour chacun des énoncés, les élèves sélectionnent la case qui correspond le mieux à leur sentiment : très à l'aise; à l'aise; mal à l'aise; très mal à l'aise. Sept questions sociodémographiques viennent clore le questionnaire : âge, genre, religion, pratique religieuse, connaissance de personnes non-hétérosexuelles et lien avec ces personnes, ainsi qu'attirances.

L'échantillon sur lequel se basent les données communiquées dans la suite de ce rapport comprend 35 705 questionnaires complétés par des élèves du secondaire rencontré·es par les cinq GRIS du Québec (Montréal, Mauricie-Centre-du-Québec, Québec, Estrie, Chaudière-Appalaches) entre les années scolaires 2017-2018 et 2023-2024.

Le GRIS-Montréal est surreprésenté dans l'échantillon au regard des autres GRIS, mais de façon cohérente avec le poids démographique de la grande région de Montréal. Le GRIS-Montréal assure un nombre d'interventions plus élevé que les autres GRIS, tant dans le grand Montréal que dans des régions non desservies par un autre GRIS (comme la Gaspésie ou l'Outaouais). Également, le GRIS-Québec est sous-représenté en raison d'une suspension de sa collecte de données entre 2021 et 2024.

La taille des échantillons (n) peut varier d'un tableau à l'autre au sein du présent rapport. Tout d'abord, rappelons que les élèves ne sont pas obligé·es de participer au remplissage du questionnaire distribué en classe et que, s'ils décident de le remplir, ils peuvent ignorer une question particulière. De plus, si un·e élève a indiqué ses niveaux d'aise mais n'a pas complété son profil sociodémographique, ses réponses sont prises en compte lors de l'aperçu global des niveaux d'aise, mais elles ne le sont pas lorsque nous regroupons les réponses par genre, par nombre de personnes non hétérosexuelles connues ou encore par pratique religieuse. Au-delà de cette fluctuation attendue dans les taux de complétion de chaque question, certaines années de pandémie de COVID-19, et surtout l'année scolaire 2020-2021, ont donné lieu à un nombre particulièrement limité d'interventions. Malgré cela, les effectifs théoriques sont systématiquement atteints, ce qui garantit que les valeurs p des tableaux et les analyses en découlant sont bien valides.

Présentation des élèves ayant répondu au questionnaire

Âge, genre et attirances sexuelles

Ce projet de recherche se concentrant sur l'école secondaire, notre base de données comprend des données de toutes les années du secondaire. Le secondaire 4 est le niveau le plus représenté (28,4 %) et le secondaire 5, le moins (7,9 %). La moyenne d'âge des élèves, toutes années confondues, est de 14,6 ans (médiane = 15 ans).

La répartition des genres au sein de l'échantillon est équilibrée, avec environ 49 % de garçons, 49 % de filles et 2 % de jeunes non-binaires.

Nous demandons aux élèves le genre des personnes susceptibles de les attirer. Les choix de réponse offerts sont « les hommes », « les femmes », « les hommes et les femmes », « les personnes peu importe leur genre », « aucune attirance » et « ne sait pas ».

Attirance déclarée	n	Fréquence
À l'autre genre uniquement	26 238	83,8 %
Au même genre uniquement	980	3,2 %
Aux deux genres / Aux personnes peu importe leur genre	3 257	10,4 %
Ne sait pas / En questionnement	727	2,3 %
Aucune attirance	104	0,3 %
Total	31 306	100,0 %

En somme, 83,8 % des élèves de l'échantillon rapportent des attirances uniquement envers des personnes de l'autre genre, alors que 16,2 % rapportent d'autres types d'attirances.

Pratique religieuse

Les élèves ont été questionné·es sur leur religion et leurs pratiques religieuses. La majorité des élèves (54,9 %) rapporte avoir une religion, alors que 43,7 % n'en ont pas. Parmi les élèves qui rapportent une religion, une majorité se dit de tradition chrétienne, quelle qu'elle soit, et 8,6 % sont musulman·es⁷. Les autres traditions religieuses représentent ensemble moins de 3 % de l'échantillon.

Sur le plan de la pratique, un tiers (33,4 %) des participant·es ayant indiqué avoir une religion déclare la pratiquer, et un peu plus de la moitié (55,6 %) ne pas la pratiquer. Le restant, soit environ un·e jeune croyant·e sur neuf (10,9 %), n'a pas répondu à la question sur la pratique. Au total, 6 248 élèves sont pratiquant·es, soit 17,5 % de l'ensemble de l'échantillon.

Connaissance de personnes LGBTQ+

Près des trois quarts des élèves (70,8 %) affirment connaître au moins une personne non-hétérosexuelle — 29,2 % n'en connaissent donc aucune. La moyenne du nombre de personnes non-hétérosexuelles connues est de 3; et la médiane, de 2.

⁷ La proportion d'élèves musulman·es est supérieure à la proportion de personnes musulmanes dans la population québécoise de 15 ans et plus (5,1 % en 2021, selon Statistique Canada) en raison de la surreprésentation de la grande région de Montréal dans notre échantillon.

Analyse des résultats

Comme mentionné en introduction de ce rapport, le contexte socio-politique et médiatique actuel suggère un déclin de l'ouverture envers les populations LGBTQ+. Les données du GRIS s'échelonnant sur une longue durée, leur analyse permet de déterminer s'il est adéquat de parler d'un « déclin » des niveaux d'aise des jeunes. Nous avons ainsi réalisé une série de tests de χ^2 . Ces tests permettent de confirmer (lorsque $p \leq .05$) si la répartition des réponses diffère significativement d'une année à l'autre (par exemple entre 2017–2018 et 2023–2024) ou d'un groupe à l'autre (par exemple entre les jeunes femmes et les jeunes hommes), au-delà des fluctuations qui peuvent être attribuables au hasard. Lorsqu'un test de χ^2 n'est pas significatif ($p > .05$), cela signifie que l'évolution entre les deux années ou que l'écart entre les deux groupes est trop petit pour nous permettre d'affirmer qu'il existe une différence.

Nos analyses mettent en évidence des tendances, mais elles n'opèrent pas comme des prédictions, c'est-à-dire qu'elles ne permettent pas d'établir les facteurs entraînant dans tous les cas un niveau de malaise plus élevé. En effet, si les garçons sont plus susceptibles que les filles d'être mal à l'aise face à des énoncés sur la diversité sexuelle, bien des garçons vont être fort à l'aise avec des personnes non-hétérosexuelles. Il en va de même de facteurs tels que la pratique religieuse ou la connaissance de personnes LGBTQ+, puisque plusieurs répondant·es pratiquant·es rapportent être à l'aise avec la diversité sexuelle, tout comme bon nombre d'élèves ne connaissant pourtant aucune personne qui soit non-hétérosexuelle.

Aux fins des analyses, nous avons regroupé les réponses « très à l'aise » et « à l'aise » d'une part, et « très mal à l'aise » et « mal à l'aise » de l'autre. Ce regroupement permet une meilleure lisibilité des données (que si nous présentons séparément les quatre options de réponse) tout en conservant l'ensemble des réponses reçues plutôt que de ne nous intéresser qu'aux valeurs extrêmes.

Les niveaux d'aise avec les personnes LGBTQ+

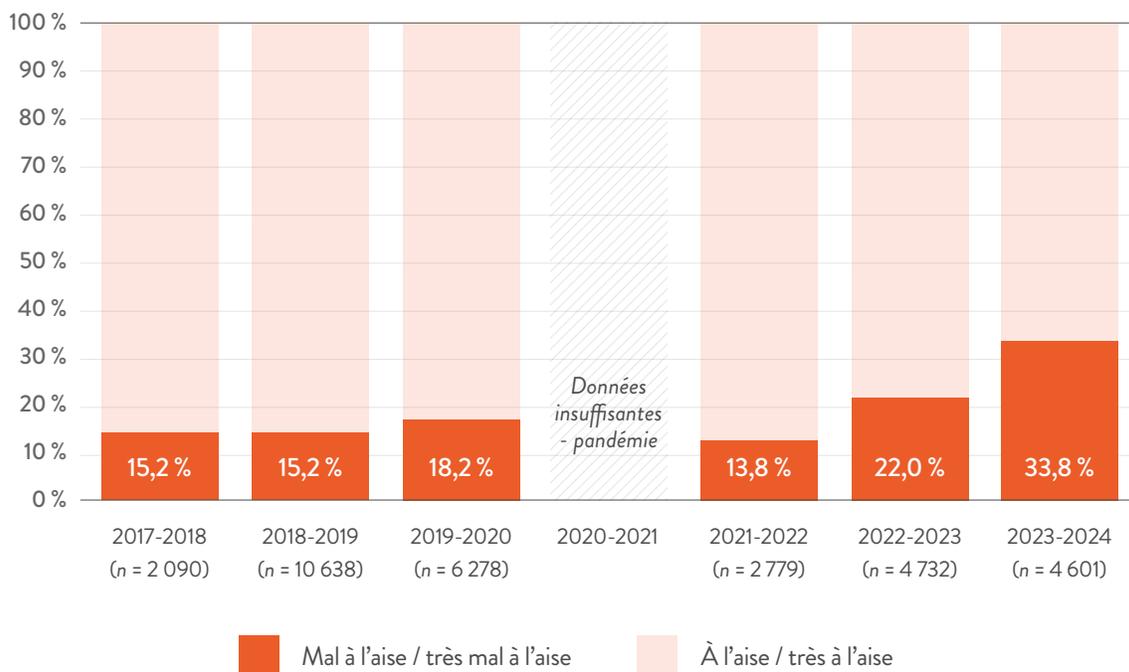
Cette section concerne l'évolution des niveaux d'aise des élèves avec les personnes LGBTQ+ entre les années scolaires 2017–2018 et 2023–2024. Ces années scolaires correspondent à celles pour lesquelles nous possédons des données comparables à travers le Québec.

Les analyses portent sur une série d'énoncés-étalons retenus en raison des effectifs disponibles et de la diversité des réalités qu'ils évoquent.

Commençons par nous intéresser à deux premiers énoncés, à savoir « J'apprends que ma meilleure amie est lesbienne » et « J'apprends que ma meilleure amie est bisexuelle ». Ces énoncés permettent de sonder l'aise des jeunes envers des personnes non-hétérosexuelles, particulièrement dans un cas de figure de proximité. En effet, plusieurs études ont montré que le niveau de malaise croît lorsque le scénario met en scène une personne proche de soi, tant au niveau de la relation (par exemple une meilleure amie lesbienne génère plus de malaise qu'une camarade de classe lesbienne) que du genre (par exemple les garçons sont significativement moins à l'aise avec l'homosexualité masculine qu'avec le lesbianisme)⁸.

L'histogramme suivant souligne l'augmentation du sentiment de malaise face au scénario d'une éventuelle meilleure amie lesbienne, plus que doublant entre les années scolaires 2017–2018 et 2023–2024 (passant de 15,2 % à 33,8 %). Il est à noter que les données de l'année 2020–2021 sont omises en raison d'effectifs insuffisants pour les analyses; à des fins de transparence, l'année en question apparaît grisée dans les tableaux et illustrations.

J'apprends que ma meilleure amie est lesbienne.



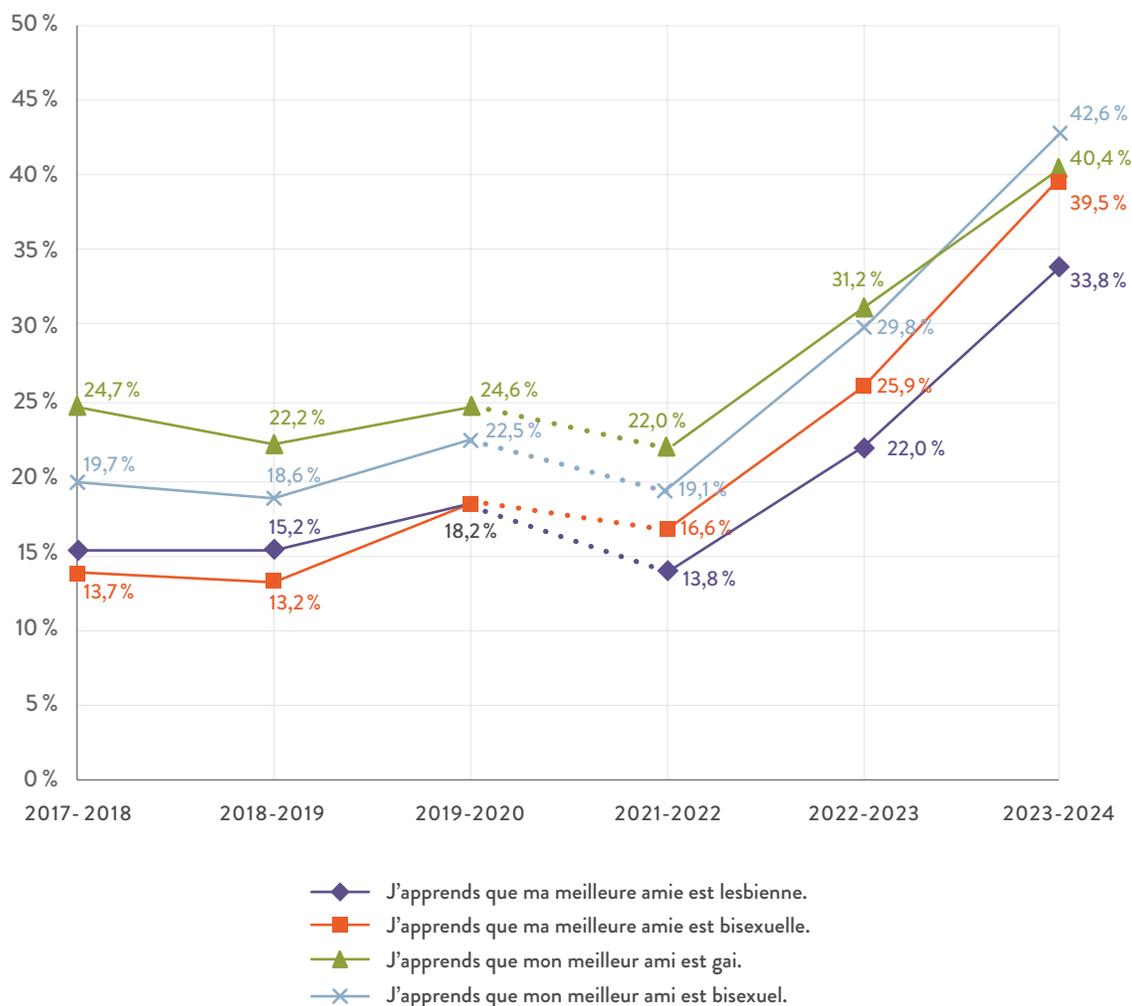
⁸ Gorska, Paulina et Nicole Tausch (2023). People or ideology? Social conservatism and intergroup contact moderate heterosexuals' responses to a state-sponsored anti-LGBT campaign. *Sexuality Research and Social Policy*, 20, 1049-1063; Vallerand, Olivier, Sylvie Marcotte, Kévin Lavoie, Amélie Charbonneau et Marie Houzeau (2018). GRIS-Montréal, témoin et acteur de l'évolution des attitudes des élèves du secondaire envers la diversité sexuelle. *Revue Jeunes et Société*, 3(1), 21-55; Herek, Gregory M. et John P. Capitanio (1996). "Some of my best friends": Intergroup contact, concealable stigma, and heterosexuals' attitudes toward gay men and lesbians. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 22(4).

Le constat d'une hausse du malaise peut aussi être fait avec des énoncés similaires, comme en témoigne le graphique suivant. Par exemple, les niveaux de malaise face à une meilleure amie bisexuelle sont comparables à ceux rapportés face à une meilleure amie lesbienne en 2017–2018, mais le déclin du niveau d'aise dans les années suivantes est plus marqué dans le cas d'une amie bisexuelle (39,5 % c. 33,8 % pour une meilleure amie lesbienne en 2023–2024).

Les pendants masculins de ces énoncés montrent une évolution des niveaux de malaise comparable, avec un écart exacerbé dans les niveaux de malaise entre 2017–2018 et 2023–2024 pour un meilleur ami bisexuel (de 19,7 % à 42,6 %, c. 24,7 % à 40,4 % pour un meilleur ami gai).

Le graphique suivant montre l'évolution comparée des niveaux de malaise des élèves du secondaire face à ces quatre énoncés. Après une relative stagnation, les niveaux de malaise augmentent de façon significative à partir de 2021–2022 et ce, pour tous les énoncés ($p < .001$). Notons que l'année 2020–2021, pour laquelle nos données sont insuffisantes, n'apparaît pas sur le graphique — ce que nous représentons par une ligne pointillée signalant une discontinuité dans l'échelle de temps entre 2019–2020 et 2021–2022.

Évolution des niveaux de malaise concernant l'orientation sexuelle de la / du meilleur·e ami·e



Analyse par genre

Sur le plan du genre, le déclin des niveaux d'aise des garçons avec l'énoncé « J'apprends que ma meilleure amie est lesbienne » est plus rapide et marqué que chez les filles. À partir d'un niveau de malaise globalement similaire en 2017–2018 (15,9 % chez les filles et 12,3 % chez les garçons), le malaise des garçons augmente de façon exponentielle jusqu'à atteindre 42,6 % en 2023–2024, soit près du double du malaise des filles pour la même année.

J'apprends que ma meilleure amie est lesbienne.			
Année scolaire	Femmes mal à l'aise / très mal à l'aise	Hommes mal à l'aise / très mal à l'aise	Valeur p
2017–2018 n = 1 907	15,9 %	12,3 %	p = .020
2018–2019 n = 9 942	14,3 %	15,2 %	Non significatif
2019–2020 n = 5 853	15,3 %	19,7 %	p < .001
2020–2021	Données insuffisantes - pandémie		
2021–2022 n = 2 546	7,2 %	20,0 %	p < .001
2022–2023 n = 4 265	13,0 %	29,7 %	p < .001
2023–2024 n = 4 149	22,4 %	42,6 %	p < .001

Une analyse genrée montre aussi clairement l'écart entre les attitudes des filles et des garçons face à une meilleure amie bisexuelle. Si filles et garçons rapportent des niveaux de malaise similaires en 2017–2018, les garçons sont près de 2,5 fois plus inconfortables que les filles face à ce scénario en 2023–2024 (53,7 % pour les garçons c. 22,6 % pour les filles).

Les garçons sont environ deux fois plus inconfortables que les filles d'apprendre que leur meilleure amie serait lesbienne.

Analyse par connaissance d'une personne non-hétérosexuelle

La connaissance d'une personne non-hétérosexuelle (LGBP dans le tableau pour « lesbienne, gai-e, bisexuel-le, pansexuel-le ») est étroitement corrélée au niveau d'aise des élèves rencontrés. Si le niveau de malaise chez les deux groupes double entre 2017–2018 et 2023–2024, la proportion des élèves mal à l'aise est considérablement plus élevée en 2023–2024 chez ceux ne connaissant aucune personne non-hétérosexuelle que chez ceux connaissant au moins une telle personne (52,7 % c. 20,5 % respectivement). Voici comment ces niveaux d'aise évoluent à travers les dernières années en fonction de la connaissance d'une personne non-hétérosexuelle.

J'apprends que ma meilleure amie est lesbienne.			
Année scolaire	Répondant·es mal à l'aise / très mal à l'aise connaissant des personnes LGBP	Répondant·es mal à l'aise / très mal à l'aise ne connaissant pas de personnes LGBP	Valeur p
2017–2018 n = 1 780	11,1 %	25,0 %	p < .001
2018–2019 n = 9 714	10,6 %	24,5 %	p < .001
2019–2020 n = 4 500	10,4 %	35,9 %	p < .001
2020–2021	<i>Données insuffisantes - pandémie</i>		
2021–2022 n = 2 031	7,6 %	32,4 %	p < .001
2022–2023 n = 3 143	12,1 %	41,9 %	p < .001
2023–2024 n = 2 693	20,5 %	52,7 %	p < .001

L'évolution des niveaux de malaise se joue dans les mêmes modalités en ce qui concerne la bisexualité d'une meilleure amie. La différence entre les niveaux de malaise des élèves en fonction de leur connaissance de personnes non-hétérosexuelles est présente quant à elle dès 2017–2018 (9,8 % des élèves connaissant au moins une personne non-hétérosexuelle sont mal à l'aise, c. 22,6 % des élèves qui n'en connaissent aucune). En 2023–2024, le malaise atteint plus du double des valeurs initiales chez les deux groupes, mais les élèves ne connaissant aucune personne non-hétérosexuelle sont deux fois plus mal à l'aise que les autres (50,6 % c. 24,0 %).

Analyse par pratique religieuse

Le fait d'avoir et de pratiquer une religion est un autre facteur susceptible d'accentuer le niveau de malaise des élèves face à la diversité sexuelle. En fonction de l'année scolaire, les élèves pratiquant une religion, quelle qu'elle soit, sont de deux à trois fois plus susceptibles de rapporter un malaise avec le fait d'apprendre que leur meilleure amie est lesbienne que ceux qui rapportent avoir une religion, mais ne pas la pratiquer. En 2023–2024, plus de la moitié des élèves pratiquant·es était mal à l'aise avec une meilleure amie lesbienne.

J'apprends que ma meilleure amie est lesbienne.			
Année scolaire	Croyant·es non pratiquant·es mal à l'aise / très mal à l'aise	Croyant·es pratiquant·es mal à l'aise / très mal à l'aise	Valeur p
2017–2018 n = 1 055	10,3 %	29,1 %	p < .001
2018–2019 n = 3 250	12,6 %	32,7 %	p < .001
2019–2020 n = 4 068	10,0 %	37,8 %	p < .001
2020–2021	<i>Données insuffisantes - pandémie</i>		
2021–2022 n = 1 076	11,7 %	27,6 %	p < .001
2022–2023 n = 1 076	18,6 %	43,9 %	p < .001
2023–2024 n = 1 917	26,9 %	53,4 %	p < .001

Les élèves ayant une religion et la pratiquant sont aussi beaucoup plus susceptibles que ceux ne la pratiquant pas de rapporter un malaise avec la bisexualité d'une amie quelle que soit l'année. En 2023–2024, plus de la moitié des élèves croyant·es et pratiquant·es (56,6 %) disait être mal à l'aise avec cette éventualité, comparativement à 35,2 % des élèves qui ont une religion mais ne la pratiquent pas.

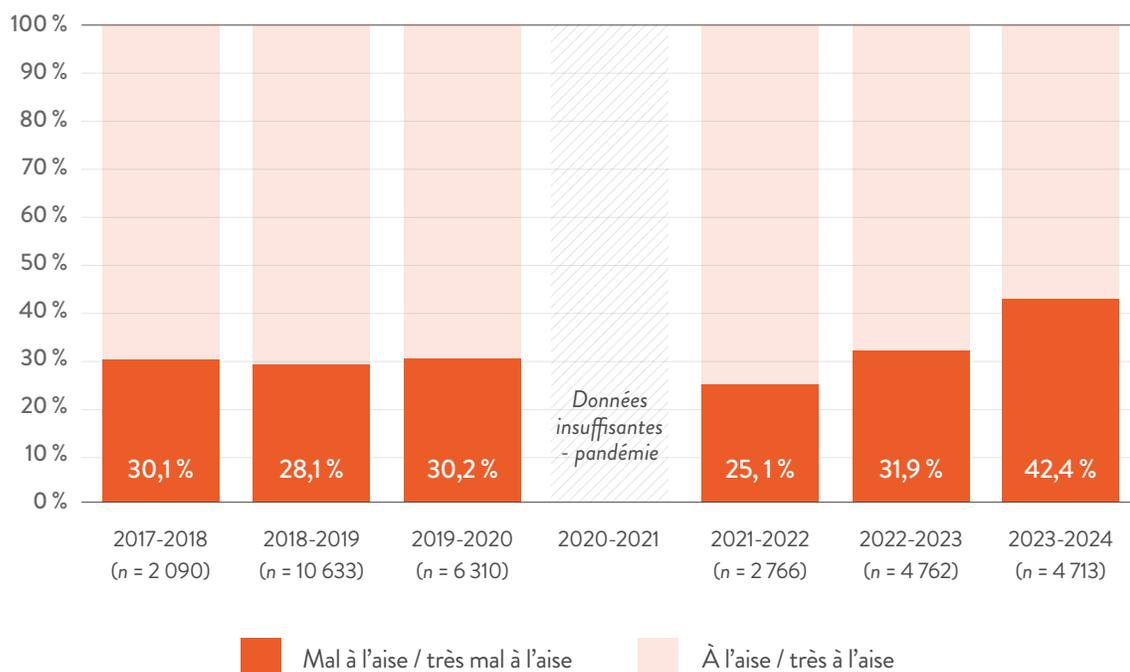
Les données concernant l'évolution des niveaux de malaise des élèves rapportant ne pas avoir de religion se trouvent à la fin du rapport, en **page 20**. Nous verrons alors que le déclin des niveaux d'aise est aussi visible chez ces élèves.

Le genre des élèves, leur connaissance de personnes non-hétérosexuelles et le fait d'avoir une religion et de la pratiquer ont un impact significatif sur leur niveau d'aise rapporté. Cela correspond à des constats établis de longue date par la littérature scientifique. Les garçons sont globalement moins à l'aise que les filles; les gens ne connaissant pas de personnes non-hétérosexuelles sont globalement moins à l'aise que ceux qui en connaissent au moins une; les gens rapportant pratiquer leur religion (quelle que soit cette religion) rapportent des niveaux d'aise significativement moins élevés que les personnes athées⁹.

Le troisième énoncé sonde le sentiment de confort ou d'inconfort des jeunes face à deux hommes qui se donneraient des signes d'affection en public (se donner la main, s'embrasser). Sur l'ensemble de l'échantillon, après une stagnation des niveaux de malaise dans les premières années, on remarque une augmentation significative des niveaux de malaise à partir de 2022-2023.

Le genre des élèves, leur connaissance de personnes non-hétérosexuelles et le fait d'avoir une religion et de la pratiquer ont un impact significatif sur leur niveau d'aise rapporté. Cela correspond à des constats établis de longue date par la littérature scientifique.

Je vois deux hommes se donner des signes d'affection en public.



⁹ Nagoshi, Julie L., Katherine A. Adams, Heather K. Terrell, Eric D. Hill, Stephanie Brzuzy et Craig T. Nagoshi (2008). Gender differences in correlates of homophobia and transphobia. *Sex Roles*, 59, 521-531.; Singhal, Shubham et Vishal Gupta (2022). Religiosity and homophobia: Examining the impact of perceived importance of childbearing, hostile sexism and gender. *Sexuality Research and Social Policy*, 19, 1636-1649.

Le déclin des attitudes se donne particulièrement à voir avec une analyse basée sur le genre des élèves. En effet, les garçons sont deux fois plus mal à l'aise que les filles, quelle que soit l'année analysée. Durant l'année scolaire 2023–2024, à peine plus du quart des filles se disait mal à l'aise face à cette éventualité, alors que c'était le cas de plus de la moitié des garçons.

Je vois deux hommes se donner des signes d'affection en public.			
Année scolaire	Femmes mal à l'aise / très mal à l'aise	Hommes mal à l'aise / très mal à l'aise	Valeur p
2017–2018 n = 1 905	18,1 %	39,4 %	p < .001
2018–2019 n = 9 945	17,1 %	38,2 %	p < .001
2019–2020 n = 5 885	19,3 %	39,1 %	p < .001
2020–2021	<i>Données insuffisantes - pandémie</i>		
2021–2022 n = 2 534	9,3 %	40,7 %	p < .001
2022–2023 n = 4 295	16,4 %	45,0 %	p < .001
2023–2024 n = 4 244	26,5 %	55,2 %	p < .001

Comme pour les énoncés mettant en scène un·e meilleur·e ami·e non-hétérosexuel·le, la connaissance d'une personne non-hétérosexuelle vient atténuer l'élan du déclin. En d'autres termes, même si les élèves connaissant des personnes non-hétérosexuelles rapportent des niveaux d'aise moins élevés en 2023–2024 qu'en 2017–2018, ces niveaux d'aise sont dans tous les cas significativement plus élevés que ceux de leurs camarades qui ne connaissent pas de telles personnes.

La connaissance d'une personne non-hétérosexuelle vient atténuer l'élan du déclin.

Je vois deux hommes se donner des signes d'affection en public.

Année scolaire	Répondant·es mal à l'aise / très mal à l'aise connaissant des personnes LGBP	Répondant·es mal à l'aise / très mal à l'aise ne connaissant pas de personnes LGBP	Valeur p
2017–2018 n = 1 782	18,1 %	39,4 %	p < .001
2018–2019 n = 9 717	20,9 %	41,1 %	p < .001
2019–2020 n = 4 523	21,1 %	51,2 %	p < .001
2020–2021	<i>Données insuffisantes - pandémie</i>		
2021–2022 n = 2 019	16,5 %	55,3 %	p < .001
2022–2023 n = 3 162	21,4 %	57,3 %	p < .001
2023–2024 n = 2 793	29,8 %	53,3 %	p < .001

Comme pour les énoncés précédents, le fait d'avoir et de pratiquer une religion est associé à des taux de malaise systématiquement plus élevés chez les élèves. Si les démonstrations publiques d'affection entre hommes mettent beaucoup d'élèves mal à l'aise, ce malaise est exacerbé chez les élèves qui pratiquent une religion.

Je vois deux hommes se donner des signes d'affection en public.			
Année scolaire	Croyant·es non pratiquant·es mal à l'aise / très mal à l'aise	Croyant·es pratiquant·es mal à l'aise / très mal à l'aise	Valeur p
2017-2018 n = 1 059	25,9 %	46,2 %	p < .001
2018-2019 n = 4 056	25,2 %	47,3 %	p < .001
2019-2020 n = 3 111	22,6 %	51,5 %	p < .001
2020-2021	<i>Données insuffisantes - pandémie</i>		
2021-2022 n = 1 070	25,0 %	34,4 %	p < .001
2022-2023 n = 1 785	28,3 %	45,3 %	p < .001
2023-2024 n = 1 908	42,7 %	61,7 %	p < .001

Les deux derniers énoncés concernent la lesboparentalité (« Deux femmes en couple ont le droit de fonder une famille et d'élever des enfants ») et l'homoparentalité (« Deux hommes en couple ont le droit de fonder une famille et d'élever des enfants »), des réalités reconnues juridiquement au Québec depuis 2002.

Les niveaux de malaise avec la lesboparentalité triplent entre 2017–2018 et 2023–2024, passant de 7,2 % à 20,9 %. Ce malaise est un peu moins élevé que celui généré par l'homoparentalité masculine (10,4 % en 2017–2018 c. 24,4 % en 2023–2024), ce qui est cohérent dans la mesure où la reproduction, la domesticité et le soin des enfants demeurent des rôles traditionnellement assignés au féminin.

	Deux femmes en couple ont le droit de fonder une famille et élever des enfants.	Deux hommes en couple ont le droit de fonder une famille et élever des enfants.
Année scolaire	Mal à l'aise / très mal à l'aise	Mal à l'aise / très mal à l'aise
2017–2018 n = 2 083	7,2 %	10,4 %
2018–2019 n = 10 629	6,7 %	9,4 %
2019–2020 n = 6 292	9,9 %	12,9 %
2020–2021	<i>Données insuffisantes - pandémie</i>	
2021–2022 n = 2 773	8,0 %	10,2 %
2022–2023 n = 4 749	13,1 %	14,4 %
2023–2024 n = 4 587	20,9 %	24,4 %

Analyse par genre

Les niveaux d'aise des garçons comme des filles déclinent à travers les années. Les garçons sont significativement moins à l'aise que les filles avec la lesboparentalité. En 2023–2024, plus d'un garçon sur quatre rapporte un certain niveau de malaise avec le sujet, alors que ce n'est le cas que d'une fille sur dix.

Deux femmes en couple ont le droit de fonder une famille et élever des enfants.			
Année scolaire	Femmes mal à l'aise / très mal à l'aise	Hommes mal à l'aise / très mal à l'aise	Valeur p
2017–2018 n = 1 904	3,8 %	9,2 %	p < .001
2018–2019 n = 9 948	3,9 %	8,7 %	p < .001
2019–2020 n = 5 876	6,3 %	12,2 %	p < .001
2020–2021	<i>Données insuffisantes - pandémie</i>		
2021–2022 n = 2 542	2,0 %	13,2 %	p < .001
2022–2023 n = 4 280	6,0 %	18,2 %	p < .001
2023–2024 n = 4 133	10,6 %	27,5 %	p < .001

Le malaise des garçons perdure avec l'homoparentalité masculine, qui les met trois fois plus mal à l'aise que les filles en 2017–2018 (14,1 % c. 4,7 %). En 2023–2024, c'est près du tiers des garçons (31,6 %) qui rapporte un niveau de malaise avec l'homoparentalité, alors que cette proportion est de 13,4 % chez les filles.

Analyse par connaissance d'une personne non-hétérosexuelle

Ici encore, la connaissance d'une personne non-hétérosexuelle contribue à freiner l'évolution du niveau de malaise des élèves. En d'autres termes, on constate que le niveau de malaise chez les élèves qui ne connaissent pas de personne non-hétérosexuelle est au moins le triple de celui de leurs pairs, quelle que soit l'année regardée.

Le niveau de malaise avec la lesboparentalité est trois fois plus élevé chez les élèves qui ne connaissent pas de personnes non-hétérosexuelles.

Deux femmes en couple ont le droit de fonder une famille et élever des enfants.			
Année scolaire	Répondant·es mal à l'aise / très mal à l'aise connaissant des personnes LGPB	Répondant·es mal à l'aise / très mal à l'aise ne connaissant pas de personnes LGPB	Valeur p
2017-2018 n = 1 785	4,1 %	14,9 %	p < .001
2018-2019 n = 9 714	3,7 %	12,3 %	p < .001
2019-2020 n = 4 525	5,1 %	19,4 %	p < .001
2020-2021	<i>Données insuffisantes - pandémie</i>		
2021-2022 n = 2 031	4,0 %	19,8 %	p < .001
2022-2023 n = 3 157	6,7 %	29,6 %	p < .001
2023-2024 n = 2 695	11,0 %	33,1 %	p < .001

L'homoparentalité masculine génère plus de malaise, avec des niveaux de malaise oscillant entre 5,6 % et 12,9 % chez les élèves connaissant au moins une personne non-hétérosexuelle, et entre 16,1 % et 37,7 % chez ceux qui n'en connaissent aucune.

Analyse par pratique religieuse

La lesboparentalité génère significativement plus de malaise chez les élèves qui ont une religion et qui la pratiquent que chez élèves qui ne pratiquent pas leur religion. Durant l'année scolaire 2023–2024, plus d'un·e élève pratiquant·e sur trois (36,8 %) était mal à l'aise avec une famille lesboparentale, alors que ce n'était le cas « que » pour moins d'un·e élève non pratiquant·e sur sept (15,0 %).

Deux femmes en couple ont le droit de fonder une famille et élever des enfants.

Année scolaire	Croyant·es non pratiquant·es mal à l'aise / très mal à l'aise	Croyant·es pratiquant·es mal à l'aise / très mal à l'aise	Valeur p
2017–2018 n = 1 055	3,3 %	15,4 %	p < .001
2018–2019 n = 4 070	4,6 %	17,5 %	p < .001
2019–2020 n = 3 102	4,1 %	24,2 %	p < .001
2020–2021	<i>Données insuffisantes - pandémie</i>		
2021–2022 n = 1 073	4,0 %	17,0 %	p < .001
2022–2023 n = 1 784	8,7 %	31,8 %	p < .001
2023–2024 n = 1 907	15,0 %	36,8 %	p < .001

La proportion d'élèves pratiquant une religion qui sont mal à l'aise avec l'homoparentalité masculine est significativement plus élevée que celle des élèves qui ne pratiquent pas leur religion. Par exemple, en 2017–2018, 21,4 % des élèves qui pratiquent leur religion étaient mal à l'aise avec le sujet, comparativement à 5,2 % des élèves qui ont une religion mais ne la pratiquent pas. En 2023–2024, ces proportions sont respectivement de 40,4 % et de 17,2 %.

Nous avons vu que le déclin des niveaux d'aise est plus marqué chez certains profils d'élèves (élèves garçons, élèves ne connaissant pas de personnes LGBTQ+, élèves ayant une religion et la pratiquant) que chez d'autres. Il est toutefois important de rappeler que, même s'il est susceptible d'être exacerbé chez ces élèves, le déclin ne se cantonne pas à ces derniers. Il se donne à voir chez l'ensemble des élèves, quel que soit leur profil sociodémographique. À titre d'exemple, le tableau suivant illustre que le déclin des niveaux d'aise peut être observé même si l'on exclut de l'échantillon tous les jeunes ayant déclaré avoir une religion.

Le déclin des niveaux d'aise peut être observé même si l'on exclut de l'échantillon tous les jeunes ayant déclaré avoir une religion.

	J'apprends que ma meilleure amie est lesbienne.	J'apprends que ma meilleure amie est bisexuelle.	Je vois deux hommes se donner des signes d'affection en public.	Deux femmes en couple ont le droit de fonder une famille et élever des enfants.	Deux hommes en couple ont le droit de fonder une famille et élever des enfants.
Année scolaire	Mal à l'aise / très mal à l'aise	Mal à l'aise / très mal à l'aise	Mal à l'aise / très mal à l'aise	Mal à l'aise / très mal à l'aise	Mal à l'aise / très mal à l'aise
2017-2018 n = 720	8,6 %	8,1 %	20,9 %	3,5 %	5,3 %
2018-2019 n = 2 920	9,9 %	8,3 %	20,7 %	3,0 %	3,8 %
2019-2020 n = 2 468	10,1 %	9,9 %	19,6 %	3,4 %	5,3 %
2020-2021	<i>Données insuffisantes - pandémie</i>				
2021-2022 n = 1 372	8,8 %	11,6 %	20,1 %	5,3 %	7,4 %
2022-2023 n = 2 213	13,1 %	16,9 %	21,9 %	6,2 %	6,1 %
2023-2024 n = 1 968	24,2 %	29,3 %	30,6 %	12,7 %	14,4 %

Discussion des résultats

La hausse des niveaux de malaise des élèves du secondaire dont il est question dans ce rapport détonne au regard des données collectées par le GRIS-Montréal dans les dernières décennies qui démontraient plutôt une diminution presque systématique des niveaux de malaise des jeunes à travers le temps¹⁰. Or, les constats tirés de l'analyse d'énoncés-étalons nous permettent de constater, dans les dernières années, un franc déclin des niveaux d'aise envers les réalités LGBTQ+ des élèves de l'école secondaire québécoise. **Ce déclin est plus marqué chez les garçons que chez les filles; plus rapide et plus marqué chez les jeunes qui ne connaissent pas de personnes LGBTQ+; et plus marqué chez les élèves qui rapportent avoir et pratiquer une religion, quelle qu'elle soit.**

Le présent rapport visait à rendre compte des données quantitatives collectées grâce à nos questionnaires d'enquête complétés par des élèves du secondaire à travers la province. Cela dit, plusieurs jeunes profitent du questionnaire pour nous faire part de leurs commentaires négatifs, voire violents. Si nous avons toujours récolté ce type de commentaires, ces derniers sont plus virulents depuis quelques années, comme en témoignent les exemples suivants :

L'homosexualité chez les gars, c'est de la cochonnerie, ça ne devrait pas exister. Ils méritent tous une claque dans la gueule et un coup de poing dans les côtes. Qu'ils meurent tous. (Garçon de 14 ans)

Je trouve que les personnes [homosexuelles et bisexuelles] ne sont pas normales. Je les trouve même dégueulasses. Je ne supporte pas de les voir. Je les déteste. Je les considère un peu comme des animaux. (Fille de 13 ans)

Nos données permettent de nous prononcer sur les niveaux d'aise ou de malaise auto-rapportés des élèves du secondaire quant aux réalités LGBTQ+, pas sur leur niveau d'homophobie ou de transphobie. Témoigner d'un malaise face aux réalités des personnes LGBTQ+ ne revient pas au fait de souhaiter s'en prendre avec violence à ces personnes. Cela dit, un sentiment de malaise ou d'inconfort élevé est vu comme une menace à la sécurité perçue¹¹, ce qui peut contribuer à créer des conditions propices à la violence.

Il est probable que les données présentées dans ce rapport sous-estiment le déclin des attitudes chez les élèves de l'école secondaire, notamment parce qu'elles proviennent d'établissements scolaires ayant fait appel au GRIS pour une intervention de démythification de l'orientation sexuelle, et dont on peut conséquemment présumer qu'il s'agit d'établissements qui prennent action sur ces sujets.

Parmi les hypothèses permettant d'expliquer ce déclin se trouve la conversation sociale polarisée et polarisante autour des sujets LGBTQ+ — et particulièrement de l'identité de genre — depuis quelques années. L'heure du conte avec des drag queens, les toilettes genrées dans les écoles, le mouvement *1 Million March 4 Children* ou encore la mise en place du *Comité de sages sur l'identité de genre* sont autant d'instances ayant contribué à positionner publiquement les droits des personnes LGBTQ+¹² comme une menace aux enfants, une atteinte aux droits des femmes cisgenres, un obstacle à l'épanouissement de la famille et de l'autorité parentale. Ces discours sont souvent tenus impunément par des figures politiques,

¹⁰ Charbonneau, Amélie, Olivier Vallerand, Liz Edith Acosta, Kevin Lavoie, Sylvie Marcotte, Talia Losier et Frédérick Lalonde (2017). 10 ans d'évolution : ce que les élèves du secondaire pensent de l'orientation sexuelle. Montréal : Groupe de recherche et d'intervention sociale de Montréal (GRIS-Montréal).

¹¹ Giddens, Anthony (1991). *Modernity and Self-Identity*. New York: Polity Press.

¹² Youvan, Douglas C. (2024). *Shifting boundaries of acceptability: Examining the Overton window and its modern manipulators in U.S. discourse*. DOI [10.13140/RG.2.2.29924.39044](https://doi.org/10.13140/RG.2.2.29924.39044)

journalistiques et culturelles, et largement relayés médiatiquement. Ils contribuent à déplacer la fenêtre d’Overton — la fenêtre des discours considérés comme socialement acceptables par une société à un moment donné — vers la droite en ce qui concerne les personnes LGBTQ+. Si cette conversation sociale porte plus directement sur les personnes trans et non-binaires, elle semble générer des impacts négatifs qui vont aussi toucher sur les acquis liés à l’orientation sexuelle.

Ensuite, la crise actuelle du journalisme met en péril la circulation d’informations vérifiables et dans l’intérêt du public et accentue les processus de désinformation¹³. L’ensemble de la population ne possède pas le même niveau de littératie numérique, médiatique et scientifique¹⁴, une difficulté exacerbée par la structure des réseaux sociaux et la création de chambres d’écho qui exposent les internautes à des discours et opinions similaires aux leurs¹⁵.

Finalement, le déclin précipité des attitudes face à la diversité sexuelle des jeunes hommes en particulier interroge. Il est à mettre en dialogue avec une montée du discours masculiniste et conservateur chez ces derniers, qui prône un retour aux valeurs traditionnelles¹⁶. En raison d’un sentiment de perte de privilèges et de repères, certains jeunes hommes seraient particulièrement perméables aux propos d’influenceurs masculinistes¹⁷, surtout tenus sous couvert de soutien au développement personnel masculin.

Ces résultats de recherche contribuent à montrer que l’aise avec la diversité sexuelle des personnes, quel que soit leur profil sociodémographique, n’est jamais acquise. Comme le milieu scolaire n’évolue pas en vase clos, il est perméable aux débats qui occupent la société dans son ensemble. Les efforts de sensibilisation et d’information doivent certes prendre pour cibles le milieu scolaire et le cyberspace, mais doivent aussi viser la population dans son ensemble.

Le genre, le fait d’avoir et de pratiquer une religion, et la connaissance de personnes non-hétérosexuelles sont des facteurs qui ont une corrélation statistique étroite avec les niveaux d’aise des jeunes de l’école secondaire québécoise. Si nous n’avons pas de prise collectivement sur ces deux premiers facteurs, nos résultats confirment les impacts positifs de l’accès à des représentations variées et positives de personnes LGBTQ+ sur les niveaux d’aise des jeunes.

À la lumière de ces résultats de recherche, et en cohérence avec la mission de l’école québécoise (« instruire, socialiser, qualifier »), nous réitérons l’importance d’assurer la mise en œuvre de l’intégration des réalités LGBTQ+ notamment aux contenus obligatoires d’éducation à la sexualité. Également, afin de favoriser un environnement inclusif et propice à l’apprentissage pour chaque jeune, il est impératif d’offrir une formation obligatoire sur ces sujets au personnel scolaire, enseignant comme non enseignant, et d’offrir aux jeunes fréquentant les écoles du Québec une vision positive de la diversité et du vivre ensemble, en concordance avec nos lois et nos chartes des droits et libertés.

¹³ Crémier, Loïs (2024). *Contre la désinformation homophobe et transphobe : constats et initiatives*; Diakhaté, Djibril, Susan Kovacs et Stéphane Le Bras (2023). Introduction. La désinformation, un phénomène d’aujourd’hui et d’hier. *Balisages. La revue de recherche de l’Enssib*, 7, 1-10.

¹⁴ UNESCO (2019). *Normes mondiales pour des lignes directrices relatives au développement de programmes d’éducation aux médias et à l’information*. Paris : UNESCO.

¹⁵ Papadamou, Kostantinos, Savvas Zannettou, Jeremy Blackburn, Emiliano De Cristofaro, Gianluca Stringhini et Michael Sirivianos (2021). “How over it?” Understanding the incel community on YouTube. *Proceedings of the ACM on Human-Computer Interaction*, 5(CSCW2), 1-25.

¹⁶ Sondage CROP (2024). *La dysfonction sociale chez les jeunes au Canada*. Sondage CROP du 27 septembre 2024. Disponible en ligne au <https://crop.ca/fr/blogue/2024/09/27/la-dysfonction-sociale-chez-les-jeunes-au-canada>; Ribeiro, Manoel Horta, Jeremy Blackburn, Barry Bradlyn, Emiliano De Cristofaro, Gianluca Stringhini, Summer Long, Stephanie Greenberg et Savvas Zannettou (2020). The evolution of manosphere across the web. *Proceedings of the International AAAI Conference on Web and Social Media*, 15(1), 196-207.

¹⁷ Grenier, Mariane (à paraître). *Cyberhéros: rapport de recherche*. Montréal: Les 3 sex*; Dupuis-Déri, Francis (2018). *La crise de la masculinité : autopsie d’un mythe tenace*. Montréal : Éditions du remue-ménage, 320 p.



GRIS

Montréal

gris.ca